de la création de Dieu », parce qu'Il est à la fois, comme Verbe et comme Fils de l'Homme, le seul authentique et parfait témoin — non par ce qu'Il dit seulement, mais surtout par ce qu'Il *est*, comme on parle, en sciences naturelles, d'un « témoin », qui le serait, quand bien même il s'y refuserait, parce que sa *nature* même témoigne, parce qu'en lui les « fruits » ne démentent pas l' « arbre, — le seul « fidèle » et « vrai » témoin (vrai, parce que fidèle) des vues de Dieu sur Lui-même, sur le monde, et sur l'homme (et, là où il y a devenir, les « vues » deviennent « desseins »). Lui-même éternelle Vérité, Il « est né dans le monde pour (y) rendre témoignage de (cette) Vérité », pour montrer le Fils de Dieu dans la chair (*per hominem Christum tendis ad Deum Christum*, dit saint Augustin). Et « quiconque est de la vérité prête l'oreille à sa voix » (Jean, 18 : 37)...

Cette dernière parole pose le problème des deux « familles », que nous examinerons plus loin, à propos de saint Paul. Mais revenons maintenant à la définition du Diable par le Sauveur : la Vérité n'est pas en lui. Cette participation au Verbe, cette réciproque immanence et « demeure » — volontaire chez les créatures responsables — par laquelle nous sommes dans le Verbe, et Lui dresse sa tente en nous (Jean, 1 : 14 ; ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν), nulle et non avenue, stérile lorsqu'elle n'est pas le fruit de l'obéissance et de l'amour, Satan s'y refuse. Remarquez l'antithèse : la vérité n'est pas en lui, n'a pas trouvé ou gardé place en lui ; il n'a pas voulu devenir vérité, se faire vérité, « diminuer pour qu'elle croîsse », *facere veritatem*, ou, dirait Paul, ἀληθευεῖν (parce que l'orgueil a desséché chez lui l'ἀγαπὴ). Et, parce que « la vérité n'est pas en lui », comme source intime jaillissant jusqu'en l'éternelle vie, lui, à son tour, a été incapable de « tenir bon dans la vérité », comme atmosphère, ambiance de grâce, biosphère surnaturelle (« Jésus-Christ, disait Bérulle, est le véritable monde où nous vivons »).

Or, si le Verbe nous apporte la vérité parce qu'Il est Lumière, nous Lui devons la grâce parce qu'Il est Vie (Jean, 1 : 17, puis 14, puis 4). Dans l'immobile et parfaite plénitude de son être éternel, les créatures possèdent, « avant » tous les « éons » — comme l'homme, son élection surnaturelle (Éph., 1 : 4) — le principe de leur dynamisme, de leur finalité, l'universelle entéléchie de leur coexistence harmonieuse et de leur synergie. « Tout ce qui est devenu — ἐγένετο : l'existence contingente et précaire, mouvement plutôt, aspir à l'être, comme la « forme » d'une flamme ou d'un jet d'eau — en Lui était vie » (version quasi-universelle de Jean, 1 : 3-4 pendant les quatorze premiers siècles). Ce qui met en branle la « masse », secoue l'inertie, remonte la pente de l'entropie : la vie, *toutes* les créatures la possèdent, toutes *en* Lui, et, de plus, les « animées », *de* Lui et *par* Lui (*per* ou δία). Mais, chez l'homme, la vie est lumière (Jean, 1 : 4), translucidité, réflexe, clarté tournée vers l'intérieur (*satchid*, dirait un Hindou). Cette lumière, parce qu'elle est